

Souvenirs vivants
Commentaire critique
Le Château de Denys Desjardins

Frédéric Bouchard

Volume 38, numéro 3, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93287ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2020). Compte rendu de [Souvenirs vivants : commentaire critique / *Le Château de Denys Desjardins*]. *Ciné-Bulles*, 38(3), 21–21.

Le Château de Denys Desjardins

Souvenirs vivants

FRÉDÉRIC BOUCHARD


Un panoramique sur Montréal. Lentement, la caméra glisse et fait découvrir la neige, l'hiver, le froid québécois. Au loin, quelques immeubles qui se dessinent. On entend des voix et des interférences. Des confidences, des souvenirs, une mémoire qui se raconte. Puis, entre en scène Madeleine Ducharme. Vivant dans son appartement du Château Beaurivage depuis 5 ans, la dame de 86 ans s'était promis de ne jamais quitter son logis. Jusqu'à ce que son état se détériore et qu'elle soit contrainte de déménager.

Dans son plus récent long métrage documentaire, Denys Desjardins laisse toute la place à sa mère, personnage qui prenait les traits d'une figure évocatrice s'aventurant à la recherche du cinéaste Chris Marker dans **La Zone** (2018). Ici, elle se manifeste en chair et en os, telle une femme enjouée, attendrissante et dotée d'un inlassable sens de la répartie. Le réalisateur lui fait parfois jouer quelques scènes, lui permettant tantôt de danser seule dans son appartement, tantôt l'interrogeant sur son bonheur. Et la principale intéressée de se prêter au jeu alors que la caméra attrape au passage quelques échanges avec les autres résidents qui vivent, eux aussi, un quotidien nostalgique à l'intérieur dudit château.

Mais progressivement, Madeleine se met à perdre ses repères et à oublier. C'est à ce moment qu'elle est forcée d'abandonner le lieu dans lequel elle se sent chez elle pour un plus petit logement lui permettant d'avoir accès à plus de soins. Et Desjardins de filmer cette dégénérescence avec une fine délicatesse. Sa caméra, posée et empathique, privilégie les plans fixes et les travellings où les gestes et les mouvements se révèlent dans une intimité qu'il préfère installer plutôt qu'imposer. Dans cette écriture cinématographique s'immiscent quelques enregistrements, des messages laissés par la mère du réalisateur sur un répondeur, indices d'une pensée qui s'effrite au fur et à mesure que le temps passe. Mais aussi, traces d'un parcours, celui d'une femme ayant marqué à sa façon le cheminement d'autres existences.

Car au-delà de la tension narrative qu'il parvient à créer avec le tragique et inévitable destin de Madeleine, le documentariste

poursuit en filigrane sa réflexion sur la mémoire. Pas d'univers conceptuels ni d'hommages à de grands maîtres du septième art, mais une proposition ancrée dans le réel, le sien, et celui d'une figure maternelle qui perd contact avec la réalité. L'autonomie déclinante de cette dernière devient le point de jonction de souvenirs que l'artiste tente de perpétuer à travers sa propre mémoire, qui prend ici la forme d'un film. Même s'il parsème son récit de moments, d'images et de témoignages réactualisant le passé, Denys Desjardins refuse le film biographique. **Le Château** opte plutôt pour le présent. En faisant de cet édifice un lieu où sont regroupées et racontées plusieurs histoires, le long métrage célèbre le pouvoir d'une telle faculté, mais en regrette aussi sa sénescence.

En ponctuant le parcours de sa mère de furtives présences derrière et devant la caméra, qui culminent alors qu'il passe définitivement de l'autre côté de l'objectif dans la dernière partie du film, le cinéaste assume la dimension personnelle de son projet. À des scènes parfois insoutenables où Madeleine, confuse, parvient difficilement à articuler ses idées et d'autres où sont captées des discussions ardues avec les intervenants se juxtaposent des instants d'une infinie tendresse où le réalisateur et sa sœur Maryse expriment leur affection et leur gratitude à une femme qui a été « la meilleure maman ». Au-delà de la réflexion sur l'âge et sur le vieillissement qu'il propose, **Le Château** évolue alors vers un émouvant, mais pudique témoignage de la mémoire. Celle d'une mère que Denys Desjardins tente de sauver par le biais du cinéma l'implorant une ultime fois, par l'image et le son, pour qu'ensemble ils « n'oublient jamais ». 



Québec / 2020 / 75 min

RÉAL., SCÉN. ET PROD. Denys Desjardins **IMAGE** Nicolas Canticcioni, Hong An Nguyen et Denys Desjardins **SON** Stéphane Barsalou et Julia Innes **MUS.** Simon Bellefleur **MONT.** Annie Jean et Denys Desjardins **DIST.** FunFilm Distribution